

Et les cerfs viandaient sur la pelouse...

Michel Gosselin

Numéro 93, printemps 2002

Mon coup de coeur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14560ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gosselin, M. (2002). Et les cerfs viandaient sur la pelouse.... *Moebius*, (93), 65–70.

MICHEL GOSSELIN

Et les cerfs viandaient sur la pelouse...

La canicule de cet été-là fut précoce et violente. Assis sur mon balcon en ville, je maugréais contre la chaleur étouffante et l'air pollué à cause de tous ces camions et voitures qui passaient en face de chez moi dans un flux continu, et ce, dès les premières lueurs du jour. L'air bleuté chargé d'oxyde de carbone et de poussières pénétrait dans l'appartement par les fenêtres grandes ouvertes pour aller se déposer sur les meubles, les livres et les vêtements. Chaque année, pendant quelques semaines, je devais subir l'agression du smog jusque sur mon balcon ou me barricader à l'intérieur de l'appartement transformé en four. Lassé des étés urbains, je pris la décision de m'installer à la campagne, loin de tout ce qui me rappellerait la ville.

Après plusieurs jours d'intenses recherches, je dénichai la perle rare, sept acres, cachée au fond d'un cul-de-sac sur une route de gravier fermée par une érablière. La maison, de facture moderne, avait une immense terrasse construite en face d'un grand étang en forme de papillon. Ses nombreuses sources gardaient l'eau d'une clarté limpide d'autant plus que le dernier propriétaire y avait aménagé une cascade dont l'eau descendait dans un grand bassin coloré de nénuphars avant de se déverser dans l'étang par une cascabelle. Face au plan d'eau, se dressait une gloriette en moustiquaire de laquelle j'avais une vue imprenable sur l'étang. Le pédalo, inclus dans l'achat de la maison, me permettait d'en faire le tour. En ces jours de canicule qui s'étiraient, mon appart fut sous-loué à rabais, le contrat de la maison, vite signé et mon déménagement, complété la semaine suivante à la plus grande joie du propriétaire, qui emménageait en ville.

Soixante kilomètres de mon lieu de travail pour retrouver ce paradis le soir n'est pas exagéré, me suis-je dit.

N'y a-t-il pas l'autoroute 55 pas très loin de chez moi? Saint-Nicéphore–Sherbrooke, en une quarantaine de minutes, n'est pas la mer à boire, d'autant plus que je prendrai ma retraite dans deux ans. Beaucoup de personnes parcourent une plus grande distance chaque jour pour se rendre à leur lieu de travail, ai-je ajouté.

Je profitai de cet été exceptionnel pour me baigner, faire du pédalo, observer des cerfs qui viandaient sur la pelouse, passer de longues heures dans la gloriette protégé des moustiques à me laisser bercer par le murmure de l'eau, tout en lisant des romans d'anticipation.

Un mois après mon arrivée dans cet éden, je vis une voiture rouge se garer au fond du cul-de-sac et un couple avec deux adolescents en descendre. Je me replongeai dans mon volume, me disant que c'étaient des cueilleurs de petits fruits sauvages qui venaient faire leur razzia annuelle de cerises et de mûres. Quand je sortis de la gloriette quelques heures plus tard, la voiture était repartie. Les fruits qui poussent le long de la route sont à tout le monde, me suis-je dit en mangeant mon sandwich sur la terrasse, les yeux sur le grand héron bleu qui venait de se poser sur le bord du vaste étang.

La semaine suivante, je faisais mon jogging matinal sur le chemin de gravier que j'avais pour moi seul quand je remarquai une pancarte sur laquelle était écrit : « Terrain à vendre, 394-1125 ». Le terrain en question, une pinède, était adjacent au mien, côté sud. J'ignorais tout de ses dimensions. Je pris en note le numéro de téléphone, me promettant bien de m'informer rapidement.

« J'ai signé hier soir une promesse de vente », m'annonça le propriétaire de la pinède, quelques heures plus tard. Je raccrochai en me disant que, de toute façon, je n'aurais pu l'acheter, vu les dépenses encourues pour l'acquisition de la propriété. Et puis, l'automne approchait; il fallait m'y préparer en pensant à commander des cordes de bois. Aussi, à cause de l'entrée de cour éloignée de la maison, l'achat d'un chasse-neige s'imposait, même si rien ne pressait encore.

La session d'automne commença. Le trajet entre mon coup de cœur et mon lieu de travail était agréable en cette période où les feuilles se colorent. Les vallons que je tra-

versais me faisaient prendre conscience de la grande variété du relief qui transformait le paysage à chaque kilomètre. La lumière voilée du soleil apportait une touche féérique à la route qui serpentait entre les collines de l'Estrie. Malgré la beauté du paysage fluide, j'avais hâte de revenir le soir dans mon paradis.

En tournant au milieu d'un après-midi sur le chemin Charland, je remarquai tout de suite les traces d'un véhicule à chenilles. C'est alors que je vis tout au fond du cul-de-sac un bulldozer en train de percer un chemin à l'orée de la forêt derrière chez moi. Je reconnus aussi la voiture rouge des petits fruits. J'entrai dans ma cour en me promettant de passer à l'hôtel de ville le plus tôt possible afin de m'informer de tout ce branle-bas. En attendant, je regardai par la fenêtre de la cuisine les arbres qu'on déracinait dans un vacarme urbain.

L'engin travailla pendant deux jours, perça un long chemin dans la forêt. Entre-temps, la municipalité m'avait donné des informations. Cette terre, zonée verte à la Commission de protection du territoire agricole, venait d'être achetée par des résidents de Montréal qui voulaient exploiter l'érablière qui s'y trouvait. Le fonctionnaire me précisa que les propriétaires n'avaient le droit que de construire une cabane à sucre et qu'ils ne pouvaient, sous aucun prétexte, y coucher. Ces précisions me rassurèrent. La période des sucres est de courte durée, me suis-je dit.

Le chemin Charland s'anima avec cette nouvelle construction. Je délaissai cette route pour faire ma marche quotidienne; je me promenais maintenant le midi sur mon lieu de travail dans le stationnement du collège entre les voitures.

La fin de semaine de l'Action de grâce, je fus réveillé au bruit des scies mécaniques. Je regardai par la fenêtre du salon, cette fois-ci, et je vis que l'acheteur de la pinède déboisait. Étonné que la loi permette une telle activité dans ce genre de forêt, je décidai d'aller m'informer là d'où le bruit provenait. « On va se construire au printemps. Le conseil municipal nous a accordé un droit résidentiel. On sera tes nouveaux voisins. On demeure à Longueuil. Ici, ça va être notre maison de campagne. On a eu les 30 acres pour des pinottes. » Je rentrai chez moi

prendre une bière malgré l'heure matinale. Je résumai la situation que je finis par évaluer moins catastrophique qu'au début. Les deux terrains de la rue venaient de changer de mains et ne seraient plus vacants. À quoi bon paniquer, me dis-je, n'ai-je pas sept acres?

Je m'habituai lentement au fil des semaines à croiser sur le chemin bouteur, excavateur, pelleuse, camions, quatre-quatre et voitures. Je fermais parfois les yeux et me retrouvais à Sherbrooke dans mon appartement sous-loué.

La première neige tomba début novembre. Je n'avais plus le choix: il me fallait une souffleuse car je ne me voyais pas pelleter la cour le matin avant de partir pour le collège. Je me dirigeai donc un samedi avant-midi vers le village chez un certain monsieur Tourville qui vendait ce genre d'équipements. C'est de sa bouche que j'ai appris que le ministère des Transports du Québec, grâce aux programmes d'infrastructures routières mis en place par Ottawa, avait décidé de doubler la 55 jusqu'à la hauteur de l'Avenir et ce, dès le printemps suivant. J'en ai eu les jambes coupées. « Mon frère, qui est député du comté, m'a dit la semaine passée qu'ils allaient commencer à bûcher le mois prochain. Ils vont faire aussi deux bretelles pas loin de chez vous. Ça va décongestionner la vieille route. » Je me promis de retourner à l'hôtel de ville dès lundi matin afin de vérifier ses dires. J'achetai tout de même une souffleuse. Ne paniquons pas tout de suite, me suis-je dit en payant.

« Ça va être plus sécuritaire pour les enfants. Les camions qui vont au site d'enfouissement doivent emprunter la rue Principale en face des deux écoles. Il y en a plus d'une centaine qui passent par là chaque jour. Avec la bretelle sur Charland, ça sera beaucoup moins dangereux pour nos enfants. Ça fait trois ans qu'on travaille sur ce projet. On va en profiter en même temps pour refaire les fossés de votre rue, la paver et installer des lumières. On a décidé de mettre le paquet. » J'ignorais que Saint-Nicéphore enfouissait les déchets de toute la Montérégie. « Cette odeur fétide qui empeste l'air quand souffle le suet provient donc du dépotoir », pensai-je.

L'hiver confirma l'état du désastre. Les bûcherons coupèrent tous les arbres en vue de la construction de la

deuxième voie de l'autoroute entre la chaussée existante et le chemin Charland, ne laissant que la clôture qui sépare les terrains du gouvernement de ceux de la ville. Cette coupe à blanc me fit voir la piste des motoneigistes, la longue traînée grise de la première voie, surélevée de deux mètres par rapport au chemin Charland, et la ligne à haute tension qui la borde sur toute sa longueur.

Je passai le temps des Fêtes devant la fenêtre de la cuisine, mes longues-vues braquées sur la cabane à sucre. Très vite, je compris que les nouveaux propriétaires y dormaient même s'ils n'en avaient pas le droit. Je me promis de retourner à l'hôtel de ville, dès le début de janvier, afin de déposer une plainte formelle malgré les tracasseries que ces voisins pourraient me causer ultérieurement.

Le printemps fit fondre l'hiver. Un dimanche, à ma grande surprise, les propriétaires de la cabane à sucre m'invitèrent au premier bouillissage de leur vie. Ils en profitèrent pour me montrer un document officiel par lequel la Commission de protection du territoire agricole leur accordait dorénavant le droit de coucher sur les lieux. Par la même occasion, ils m'annoncèrent qu'ils avaient loué une parcelle de leur terre en vue de l'érection d'une tour de transmission pour cellulaires, qui allait être installée juste au bout du cul-de-sac, loin de leur cabane à sucre, près de mon entrée de cour. « Elle aura pas plus que 50 mètres de haut, qu'on nous a dit, avec des belles petites lumières rouges qui clignotent. C'est pas une des plus hautes. Une chance pour toi. On nous donne 7000 \$ par année pour la location. On pouvait pas refuser. On va payer la cabane plus vite avec ça. »

Assis sur la grande terrasse qui domine l'étang en ce début du mois d'août, un an plus tard, je regarde le flot de voitures, camions, fardières et caravanes rouler à toute vitesse sur l'autoroute fraîchement doublée. Je renvoie la main à ces voisins qui rivalisent depuis une heure avec leurs ados sur le chemin Charland asphalté, les uns sur leur véhicule tout-terrain, les autres sur leur moto. J'ai été incapable de leur refuser l'accès à l'étang pendant la canicule de juillet, de même qu'aux autres propriétaires et à leurs amis de Longueuil.

Bientôt le soleil va se coucher et les douze lampadaires de la rue-bretelle s'allumeront en même temps, celui devant chez moi éclairant, comme chaque soir, le haut sapin métallique aux ampoules scintillantes. Je ferme le bouquin que je viens de lire sur l'étalement urbain.